



---

Volume 41, numéro 1, février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400160ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400160ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Renauld, C. (1985). Compte rendu de [BONHOEFFER, Dietrich, *De la vie communautaire*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(1), 130–132.  
<https://doi.org/10.7202/400160ar>

examiné de plus près. Son analyse (pp. 152-171) des motifs du célibat des ministres parvient à des conclusions excellentes où la peur de la sexualité tient peu de place.

Sur la question précise de l'interprétation « sacerdotale » du ministère ordonné, ce que dit Grelot est en général juste, mais demeure incomplet. Par exemple, sa critique (p. 193, note 92) de l'affirmation, pourtant assez traditionnelle, d'une double participation au sacerdoce du Christ : celle des baptisés et celle des ministres ordonnés, gagnerait à être éclairée par les données suivantes. Bien sûr, la participation qui résulte du baptême est plus fondamentale : elle institue dans l'être chrétien (de telle sorte que le ministre ne devient pas un super-chrétien) ; son exercice demeurera et s'épanouira même dans le Royaume ; le ministère est ordonné à son service, à la faire naître et croître. Mais il s'agit d'une participation au sacerdoce du Christ en tant que ce dernier est l'animateur, au plan vital, de son Église, tandis que la participation octroyée par le sacrement de l'ordre se rattache au rôle du Christ-chef qui dirige sa communauté et la fait croître par une action plus extérieure, celle de l'annonce officielle de la Parole et du don des sacrements.

Au lecteur très pressé, le chapitre IV, « Conclusion et perspective », donne une bonne idée de l'ensemble et dégage bien les principales corrections à apporter aux thèses de Schillebeeckx. En somme, un livre excellent et très utile, quoique peut-être rédigé un peu hâtivement et qui demanderait d'être complété par la critique d'un historien au sujet de l'opposition caricaturale que Schillebeeckx institue entre le premier et le second millénaire de l'Église.

Jean-Guy PAGÉ

Gérard-Henry BAUDRY, **Le sacrement de confirmation. Dans le dynamisme de l'Esprit**. Coll. « Théologie pour tous », n° 1. Lille, Éditions G.-H. Baudry, 1981 (15 × 21 cm), 124 pages.

Cet ouvrage n'est pas une proposition nouvelle sur la théologie ou la pastorale de la confirmation. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de synthèse qui fait le point, sous un angle pastoral, des recherches actuelles. Le théologien de carrière regrettera peut-être que l'auteur n'ait pas évoqué et critiqué davantage les thèses les plus audacieuses sur ce sacrement. Mais comme il n'est pas le premier destinataire de l'ouvrage, il ne peut l'exiger.

À l'intérieur de son option pour une lecture traditionnelle de la confirmation, l'exposé reste ouvert à certaines idées nouvelles. Ainsi, quant à l'âge de la confirmation, il admet la nécessité d'un certain pluralisme en fonction de la qualité de vie chrétienne de ceux qui demandent ce sacrement. Cependant, dans le cas normal d'un enfant dont la vie de foi est bien engagée, il est nettement en faveur de la confirmation de l'enfant, même en respectant la séquence baptême-confirmation-eucharistie.

La grande qualité de l'ouvrage, c'est l'érudition avec laquelle il fait ressortir les richesses de la théologie traditionnelle de la confirmation. Son chapitre sur l'histoire de ce sacrement est remarquable. De plus, il est un modèle de présentation technique. Il est bien écrit et bien ordonné. Il offre une excellente bibliographie, surtout pour la littérature de langue française. Il reproduit les principaux documents officiels qui jalonnent l'histoire de ce sacrement, depuis le 4<sup>e</sup> siècle jusqu'à la constitution *Divinae consortium naturae* (1971) inclusivement.

R.-Michel ROBERGE

Dietrich BONHOEFFER, **De la vie communautaire**. Traduction de Fernand RYSER. Coll. « Traditions chrétiennes », 10, Paris, Éditions du Cerf/Éditions Labor et Fides, 1983 (13.5 × 19.5 cm), 144 pages.

« De la vie communautaire » réapparaît enfin sur le marché ; il était épuisé depuis quelques années. Fort attendu par plusieurs, ce livre, écrit par le théologien luthérien Dietrich Bonhoeffer, ne manque pas de jeter une lumière crue sur notre vie communautaire chrétienne, si restreinte qu'elle soit. L'auteur serait-il inconnu, que l'ouvrage garderait en lui-même sa valeur ; mais le fait que l'auteur a vécu une expérience communautaire soutenue à Finkenwalde sous l'Allemagne nazie en 1935, qu'il fut membre de l'Église confessante s'opposant au Führer et qu'il paya de sa vie, au camp de concentration de Flossenbürg, son engagement chrétien, lui confère une dignité particulière qu'on se doit de souligner.

Correspondant à la seconde période de la pensée de Bonhoeffer, ce livre n'a rien d'une théologie évanescence. Il ne ressemble pas non plus à un journal intime qui rendrait compte des jours passés à Finkenwalde. Il s'agit plutôt d'une catéchèse à recevoir pour notre vie. D'ailleurs,

l'auteur nous met dans cet esprit en lançant dès la première page « qu'il ne va pas de soi d'être chrétien ». La distance qui sépare la communauté chrétienne de la communauté naturelle nous interdit donc de lire cet ouvrage par pur intellectualisme. Son but étant d'examiner « les enseignements de l'Écriture concernant notre vie en commun » (p. 11), chaque page dénoncera en nous le péché qui affronte la grâce : « Le chrétien, dit-il, sait que la parole de Dieu en Jésus-Christ le déclare coupable même s'il est incapable de sentir sa culpabilité et que cette même parole le déclare libre et juste même s'il ne se sent ni libre ni juste » (p. 16). Avec un tel programme, toute envie de ratiociner nous est interdite.

Ainsi le ton du livre est-il donné dans un chapitre assez bref intitulé « communauté » (à peine 25 pages), mais d'une rare densité spirituelle où les deux ordres pauliniens de la réalité que sont le *psyché* et le *pneuma* sont clairement distingués. Nous ne sommes pas réunis parce que nous sommes bons ou pieux, mais parce que Dieu l'a voulu. La communauté se maintient non par nos vœux sur elle, mais par le Christ lui-même. Nous aimerons notre frère non par notre propre force, mais par celle de l'Esprit. « La communauté chrétienne n'est pas une réalité psychique, mais d'ordre spirituel » (pp. 21, 26) ; elle signifie pour l'homme appelé à cette expérience qu'il entreprend un chemin de conversion où son orgueil incessant pour diriger les autres, sa prétention à se croire meilleur et ses accusations sur Dieu seront brisés par la Parole.

Vient ensuite un second chapitre, ressemblant un peu aux règles des fondateurs de monastère, où sont explicitées les étapes d'une journée pour une communauté. Ce chapitre intitulé « La journée de la communauté » est apparemment plus ennuyeux ; mais il contient des préceptes et des indications précieuses sur la lecture des psaumes, la prière et le chant qui s'intercalent entre le culte matinal, le repas du midi et la prière du soir. En fait, il ne s'agit pas de lois que l'auteur nous impose. Ce chapitre concrétise plutôt par une description des activités de l'homme axées sur de la Parole l'esprit du premier chapitre. Il est essentiel à celui qui a répondu à l'appel de la vie communautaire d'être guidé, mais d'apprendre en obéissant. Ainsi Bonhoeffer explique remarquablement pourquoi et comment nous devons réciter les psaumes, qui parfois nous paraissent si étrangers, quels doivent être la longueur des textes, le ton même pour les lire, la manière de

chanter, la nécessité de prier. La dérogation à ces conseils n'entraîne pas une condamnation portée par une loi ; mais elle ouvre la porte au malin qui introduit les germes du mensonge et les ténèbres.

Le troisième chapitre répond en quelque sorte au précédent. « La journée du fidèle » replace le chrétien face à lui-même et à Dieu. Parce que « la communauté chrétienne n'est pas un sanatorium spirituel » (p. 75), et plus encore parce que nous sommes seuls lorsque Dieu nous appelle, bien que nous soyons dans l'Église, et parce que c'est seuls que nous mourrons » (p. 76), le fidèle doit savoir prier en silence dans le secret (Mt 6, 5). C'est pourquoi l'auteur traite de trois moments particuliers de la journée du fidèle : la réflexion biblique, l'intercession et la prière. Par le premier nous apprenons à lire la Parole de Dieu en y voyant une Parole pour nous (p. 81), comme le dit le psalmiste (ps 95). Le second, tel que l'explique le théologien, nous place « au centre vital de la vie communautaire, parce qu'une communauté vit de l'intercession de ses membres, sinon elle meurt » (p. 85). Enfin, avec le troisième moment, qui se retrouve dans les deux autres, nous nous unissons à Jésus pour trouver l'accomplissement de la Parole.

L'avant-dernier chapitre reprend le style du premier pour parler du service. Il s'ouvre par cette phrase tirée de S. Luc (9, 46) : « Or une pensée leur vint à l'esprit, savoir lequel était le plus grand », pour nous apprendre ensuite « qu'aucune communauté chrétienne ne peut se former sans que cette pensée surgisse » (p. 91). L'auteur montre avec force qu'il vaut mieux percer rapidement l'abcès, au lieu de le camoufler dans une fausse piété, une politesse. Le service apparaîtra au sein de la communauté seulement si nous sortons des ténèbres qui nous font juger autrui. Le jugement est inévitable, mais il faut s'en débarrasser au plus tôt par une saine discipline de la langue et par la conversion du cœur. Le service naît de soi lorsque la langue se tait et que l'humilité nous habite : « Celui qui a connu un jour la miséricorde de Dieu dans sa vie ne désire plus qu'une chose : servir les autres » (p. 95), parce que son propre « péché est nécessairement le plus grand, le plus grave et le plus condamnable » (p. 97). Après ces remarques tranchantes, l'auteur épilogue sur quatre espèces de service : l'écoute, l'entraide, l'acceptation et le témoignage.

Finalement, le dernier chapitre intitulé « *Confession et sainte Cène* » parle brièvement de ces deux sacrements où, pour la première et unique

fois dans le livre, la dogmatique protestante resurgit. Toutefois, les indications que donne l'auteur sur le rapport à établir entre le pécheur et le confesseur peuvent éclairer la démarche de tout chrétien.

Christian RENAULD

Jean BAUDRILLARD, *Les stratégies fatales*. Coll. « Figures », Paris, Grasset, 1983, 277 pages.

Depuis que Jean Baudrillard a acquis une certaine notoriété par ses premiers livres (en particulier les remarquables : *Pour une critique de l'économie politique du signe*, en 1972, et *L'Échange symbolique et la mort*, en 1976), les ouvrages de ce sociologue créent périodiquement quelques remous dans la vie intellectuelle française ; ils sont accueillis avec curiosité, donnent lieu à des controverses aussi vives qu'évanescentes et ont la réputation d'être non seulement provocateurs mais également d'une lecture difficile, et peut-être inutilement. Il y a donc, dès l'abord, de quoi se méfier. Mais il y a plus ; et, dans ce dernier livre, à défaut d'une réflexion de grande portée, de quoi, à notre avis, intéresser quiconque interroge le monde moderne et les rapports sociaux afin d'évaluer aujourd'hui les possibilités d'une éthique. Pour le montrer, pas question toutefois de prétendre résumer un texte comme celui-ci qui, on s'en rend vite compte, ne s'articule pas selon un plan structuré et où la démarche est plutôt « nomadique ». Tentons donc seulement d'indiquer et d'illustrer le projet général qui l'anime. À chacun alors, selon sa sensibilité, de décider s'il veut se laisser prendre par son style, laisser ses intuitions faire leur effet... Elles nous sont apparues, pour notre part, sinon toujours convaincantes, du moins remarquablement stimulantes.

Baudrillard se rattache à ce courant des « déçus de la modernité » qui, fatigués de marxisme et de freudisme, cherchent à penser sur des registres qu'ils veulent situer au-delà ou en-deçà de toute « radicalité critique ». Plus proche, par conséquent, de Nietzsche, il s'agit de diagnostiquer l'impasse de la métaphysique du sujet et d'en décrire jusqu'au bout les conséquences pour notre socialité. Après des siècles de subjectivité triomphale, dit Baudrillard, l'ironie de l'objet nous guette ! Qu'est-ce à dire ? C'est dire qu'il faut aller au-delà de la mise en cause philosophique du sujet dont s'occupe une bonne partie de la pensée contem-

poraine. Celle-ci ne met pas véritablement en question sa prééminence mais reste prise dans ses interminables convulsions, dans son incessant travail de dessaisissement. À l'image du « sujet de l'inconscient » de la psychanalyse, on reste rivé à un « sujet impossible », enchevêtré dans ses illusions. Ce qui intéresse Baudrillard c'est plutôt ce qui se passe « en face » ou « en-dessous », chez cet objet qui le défie, car cet objet ne vit pas de l'illusion de son propre désir ou de ce qui lui appartiendrait, et dès lors il est inaliénable. Cet objet se déploie sur tous les fronts de la réalité sociale par des « stratégies » qui échappent à tous les schèmes de rationalité et dont la seule règle semble être l'ironie. Baudrillard va privilégier deux voies pour décrire ce paradoxe des « stratégies d'objet » — paradoxe qui constitue l'étoffe même de notre vie sociale si nous savons le reconnaître sans être aveuglé par les clichés et la bonne conscience des idéologies.

Dans le champ politique d'abord, Baudrillard s'en prend à la cécité de ceux qui, depuis tant d'années, veulent insuffler aux « masses » une « prise de conscience » qui leur ferait mettre en question le « système » ; ceux qui s'efforcent à dénoncer les manipulations du pouvoir ou bien à élucider les refoulements de la conscience, pour s'opposer à tout ce qui semble voler aux hommes leur liberté, leur volonté autonome. Peine perdue ; si l'on veut espérer comprendre quelque chose, dit Baudrillard, il faut plutôt renverser ce schéma classique de l'aliénation pour déceler dans le social les effets d'une « stratégie ironique » (p. 139) : ce ne sont pas, par exemple, les médias qui aliènent ou abêtissent les masses ; celles-ci au contraire, constituent, par les médias, le monde en spectacle inaccessible, afin justement de suspendre les exigences de liberté, de savoir, d'autonomie — ces valeurs qui allaient de soi dans les philosophies du sujet. Sans doute la conscience veut savoir ce qu'elle veut ; mais, pour Baudrillard, elle veut aussi ne pas le savoir ; elle veut aussi l'envers de cette quête ; se glisser, se dissoudre dans l'ombre des choses pour n'avoir pas à choisir, s'abandonner à l'insignifiant et s'en remettre passivement à ce qui s'offre par la médiation des préposés officiels au savoir et à l'action : les intellectuels, les politiciens, les experts... Ceux-ci sont requis stratégiquement par ce jeu de perpétuelle irresponsabilité, par cette « servitude volontaire » qui permet d'échapper à toute législation (p. 261), même si ce jeu est vécu sur un mode paradoxal puisque n'est jamais absent, en même temps, un mépris pour cette passivité. L'ironie, la duplicité